

Eduardo Ladislao HOLMBERG (1852-1937) était un naturaliste argentin hors pair. En 1872, il a commencé une intense et fructueuse carrière littéraire. Certains de ses romans ont été publiés sous forme de feuilletons. Il est également connu pour ses essais, des poèmes et des études d'art, qui ont prouvé qu'il était un homme multiple, dont aucune activité créatrice ne laissait indifférent. On considère qu'il faisait partie de la génération dite « des années 80 » et qu'il est le créateur de genres qui seront localement consolidés un demi-siècle plus tard : l'histoire fantastique et, plus particulièrement, la science-fiction (textes repris dans "*Cuentos fantásticos*", en 1957) ; "*Horacio Kalibang o los autómatas*" (1879) – publié sous forme d'un opuscule de 16 pages dans la série « *Album del Hogar* », N°504 – était une première étape importante dans la construction d'un tel courant littéraire en Argentine, comme nous l'avons notamment souligné dès 1984 dans notre essai, « *De quelques thèmes dans la SF espagnole et hispano-américaine* », téléchargeable à partir du site www.idesetautres.be. Ce texte, influencé par E.T.A. HOFFMANN ou DICKENS, peut apparaître kitsch (surtout la partie III) en 2013. On en trouvera une autre version en langue espagnole à l'adresse INTERNET suivante : <http://axxon.com.ar/rev/162/c-162cuento14.htm>. Parmi ses autres œuvres, on distingue donc : "*Viaje maravilloso del señor Nic-Nac*" (1875), "*La pipa de Hoffmann*" (1876), "*Viaje por la Patagonia*" (1872), "*Dos partidos en lucha: fantasía científica*" (1875); "*Resultados científicos, especialmente zoológicos y botánicos de los tres viajes llevados a cabo en 1881, 1882 y 1883 a la sierra de Tandil*", (1884-1886), "*Flora de la República Argentina*" (1895), "*La bolsa de huesos*" (1896) et "*Olimpio Pitango de Monalía: edición príncipe*" (1991).

HORACIO KALIBANG ou les automates.

Eduardo Ladislao HOLMBERG

A José María Ramos Mejía

« Tu viens de publier un livre (**N.d.T** : sa thèse de doctorat, en l'occurrence *Apuntes Clínicos sobre Traumatismo Cerebral*), délice des matérialistes, adeptes d'une école formidable, qui fait s'écrouler beaucoup de légèretés de la part de ceux qui se glorifient de la station bipède et d'une certaine, troisième, circonvolution dans le lobe gauche du cerveau.

Je te regarde, pour cela, non plus avec la tendresse de l'ancien ami mais avec le respect du disciple, et je me glorifie d'autant plus en te dédiant, comme un hommage, ce petit texte, sans prétention et discutable que je pense à tous ceux, nombreux, qui auront craché le fiel de leur âme sur tes pages de lumière.

Tu peux croire en ma sincérité et lire "*Horacio Kalibang*" pour t'en convaincre. Nous qui avons l'habitude d'écrire des œuvres de ce genre, nous ne manquons pas d'attribuer à l'un ou l'autre de nos personnages ne fût-ce qu'un trait de notre caractère. »

Buenos Aires, janvier 1879

-... est totalement faux – déclara le maire, en portant à ses lèvres la coupe verte, où son neveu avait servi le vin délicat du Rhin.

- Et vous y avez cru en dehors des limites du concevable ? – demanda Hermann, malicieusement.

- Ce qui est concevable ! Qu'est-ce qui est concevable ? Tout est envisageable, mon neveu, mais tout n'est pas possible.

- *C'est ce que j'ai entendu dire à plus d'une reprise ; mais, à partir du moment où j'ai eu connaissance du fait, avec sa terrifiante réalité, j'ai fini par comprendre qu'il existe des phénomènes étranges, que la science humaine n'explique pas et qu'elle ne pourra peut-être jamais expliquer.*

- *Ton opinion est du niveau de celle d'un écolier.*

- *Mon oncle !*

- *Ben quoi ? Imagines-tu, par hasard, qu'il puisse en être autrement ?*

- *Comment peut-on l'appeler, sinon un freluquet, celui qui nie les vérités révélées à l'homme par sa contraction et son application constantes à l'étude de la Nature, en acceptant une sottise comme celle que tu viens de proférer ? Crois-tu que mes cheveux blancs datent d'hier ? Crois-tu t'adresser à un fanatique religieux, qui va admettre tes préoccupations, sous le couvert de croyances ou de foi ? Non, Hermann, non ; tu t'es fort trompé. Mais, pourquoi ne sers-tu pas le maréchal ? Et toi, Luisa, as-tu perdu l'appétit, après ce que tu as entendu ? Kasper, passe-moi ce jambon. Capitaine ! Du vin du Rhin ?*

- *Merci, je suis déjà servi.*

- *Maréchal, une tranche de jambon ? Il est excellent, maréchal, c'est le meilleur fabriqué en Poméranie, avec de la poitrine d'oie.*

Le maire avait raison. C'était un mets exquis, que tous goûtèrent consciencieusement mais sans pouvoir le qualifier autrement que d'exquis, ce qui peut s'appliquer tant à une jolie femme qu'à un riche jambon de Poméranie.

Le lecteur aura raison, et fortement, s'il se plaint de l'étrange introduction que je me suis permis de lui proposer, avant de l'avoir présenté à Horacio Kalibang, avec toute la solennité que le personnage et le lecteur méritent. Mais il n'était pas possible de commencer d'une autre manière parce que, en pénétrant dans les lieux où se déroulait cette conversation à ce moment-là, le maire Hipknock démentant son neveu le lieutenant Hermann Blagerdorff, en fidèle portraitiste, je ne pouvais que consigner, sans préalable, les paroles proférées.

II

Même si des gens de mauvaise volonté soutiennent que mon parent et ami, le maire Hipknock, porte ce nom du fait qu'un de ses ancêtres sous Charles Quint a failli s'étouffer avec un os en travers de la gorge, je soutiens que c'est faux, même si je n'ai pas intérêt à démontrer le contraire.

Luisa, la fille de mon cousin, fête aujourd'hui ses quinze ans. C'est une belle enfant, ressemblant fort aux très gracieuses poupées que l'on confectionne à Nuremberg, ma ville natale. En faisant cette comparaison, j'ai tout dit. Ses yeux, couleur de ciel, ont cette candeur de l'innocence sans limites ; ses cheveux d'or tombent en boucles de part et d'autre de ses joues, roses comme une aurore et fraîches comme la rosée, et ses lèvres, comme ces cerises de la Forêt Noire, je ne sais quelle réminiscence elles éveillent au palais, au point que quelque chose d'humide frémit et coule à l'angle droit de la bouche.

Quinze ans ! L'âge le plus charmant pour une femme parce que, même si ce que nous appelons le cœur humain pointe déjà inconsciemment, sa tête jouit du plus éthéré et divin des vides.

Quinze ans ! L'âge où l'on ne pense à rien, sous peine de penser à quelque chose de moins ... Et pourtant, il n'y a rien de plus préoccupant, après vingt ans. Pourquoi ? Mystères insondables du durcissement de cet inconscient et des os.

Néanmoins, la fille de mon parent n'est pas une potiche. Ses mains de coton savent comment fabriquer de petits gâteaux garnis de fruits au sirop avec de la pomme à l'intérieur, si riches et si stimulants, qui font honneur à l'os que n'a pas avalé l'ancêtre de son père.

Pour fêter son anniversaire, le maire a réuni des commensaux ayant bon appétit. Il estime, comme moi, que la table moderne propose beaucoup de pirouettes et peu de jus, qu'il n'y a pas deux vins comme celui du Rhin, et que le jambon est excellent quand il n'est pas de mauvaise qualité. Ainsi, en pénétrant dans la salle-à-manger, je me suis arrêté un instant sur le seuil, pour observer la scène de la famille et des amis.

A la tête de la table se trouve mon cousin ; sur sa droite, Louise, vêtue de blanc avec des rubans bleus ; en face d'elle, son cousin Hermann, qui la regarde avec toute la férocité d'un lieutenant amoureux avec le consentement du maréchal Vogelplatz, assis à côté de Louise, et désirant communier avec le lieutenant.

Le maréchal est un personnage formidable : il a toutes les couleurs et la température d'un soleil couchant sur le nez et, sur le ventre, toutes les dimensions d'un éléphant bien éduqué. Il engloutit comme un palmipède et boit comme un trou. Il y a aussi parmi les commensaux : le Capitaine Hartz, le pasteur du village ; Kasper, secrétaire du maire, et son épouse ; l'instituteur ; le directeur du relais le plus proche, avec sa femme ; et, en face du maître de maison, sa compagne ... Voici, la brillante assemblée, réunie à la maison du maire.

Ma place n'a pas été occupée et, parvenant à éviter que quelqu'un quitte la sienne, je la gagne rapidement.

- *Allons, Fritz – me dit mon cousin, en souriant d'un air moqueur –, enfin, hein ? Je croyais que tu restais à gratter misérablement ce violoncelle infâme, qui te donne toutes les apparences d'un crapaud sentimental, quand tu t'assieds à côté de moi.*

- *On voit, parent, que vous vous entêtez à détester la musique.*

- *Laissons la musique, Fritz, la musique ne signifie rien. Regarde, voilà ce qui est positif, ce qui est solide, ce qui peut bien être digéré, et ça – passe-moi ta coupe –, c'est du Liebfrauenmilch, la meilleure marque du Rhin, la gloire de l'Allemagne et des palais comme ceux des dieux.*

- *Il est très bon. Mais je vois que j'ai interrompu une conversation intéressante, peut-être, et je ne voudrais pas ...*

- *Absolument pas ! Il s'agit d'une des nombreuses préoccupations de mon neveu.*

- *Comment cela ?*

- *Figure-toi qu'il prétend me convaincre que l'homme peut perdre son centre de gravité ! Ha ! Ha ! Ha ! ...*

- *Et pourquoi pas ? Si on le plaçait, par exemple, au point où se neutralisent les attractions de la Terre et de la Lune.*

- *Je n'ai même pas pensé à une telle chose – interrompit le lieutenant Blagerdorff -. Ne connaissez-vous pas Horacio Kalibang ?*

- *Un personnage d'un nom très proche figure dans **La Tempête**, de Shakespeare.*

- *C'est pour s'échapper par la tangente* – fit remarquer le maréchal, en avalant facilement une énorme bouchée –. *Connaissez-vous Horacio Kalibang, l'homme qui a perdu son centre de gravité, oui ou non ?*

- *Non, monsieur le maréchal, et j'espère ne pas le connaître.*

- *C'est un prodige surgi de l'imagination de Hermann. Allons ! Chou-fleur et rôti. Vous êtes un insensé, neveu ! Servez du vin au maréchal ! Luisa, ma fille, occupez-vous de monsieur le maréchal ! Capitaine ! Voulez-vous me passer ce poulet qui, malgré l'action du feu, saute dans la fontaine, comme s'il avait, lui aussi, perdu son centre de gravité ? Fritz, bébé, gamin, bébé.*

- *Merci, parent, je ne voudrais pas ressembler à Horacio ...*

- *Monsieur Kalibang !* – coupa un des serviteurs arrivant, terrifié, dans la salle.

- *Entrez, entrez !* – s'écria le maire, en se mettant debout, comme nous l'étions déjà tous, puis se laissant tomber dans un fauteuil, comme si une balle l'avait blessé aux poumons.

Mais il n'en était rien.

Le personnage, qui se présentait sur la scène, pouvait faire cinq pieds de haut, en l'occurrence 1 mètre 443 mm, et les formes en proportion. Son visage manquait totalement d'expression et, en le voyant, on aurait dit qu'il venait juste de sortir du moule d'une usine de masques. Pas un seul mouvement des paupières ne révélait les sensations que détermine le changement de lumière ou les variations dans les images. Ses pupilles ne s'altéraient pas selon le point de mire : elles étaient comme celles de ces portraits qui vous fixent de face et qui font tellement peur aux enfants quand ils les découvrent la première fois. Il était l'expression du plan dans le relief.

- *Très bonne soirée, Mesdames et Messieurs* – déclara-t-il, en regardant tout le monde simultanément.

- *Je vous la souhaite excellente, Monsieur Kalibang* – balbutia mon parent, le maire, en voyant que les lèvres du nouveau-venu bougeaient de façon identique en prononçant chaque syllabe de ces mots –. *Prenez place.*

- *Je vous remercie mais, comme le poids me fait défaut, n'importe quelle position m'est égale.*

A ce moment, il n'y avait que deux visages qui ne manifestaient pas la plus profonde terreur : ceux du lieutenant Blagerdorff et de Horacio Kalibang. Le premier brillait de l'éclair de la victoire ; le second était estampillé avec les ombres éternelles de l'indifférence. Je ne me compte pas. Kalibang fit un mouvement du bras droit et, à l'instant, son corps se pencha de sorte que la ligne de gravité tombât à cinquante centimètres de ses pieds.

- *Impossible !* – s'exclama le maire –. *Cela défie toutes les lois de la physique.*

- *A moins que ...* – insinua Kasper.

- *Que ... que ... à moins que tu ne sois aussi insensé que mon neveu ...*

- *Mon oncle !*

- Tais-toi, Hermann – déclara Luisa, en faisant un geste qui contint le lieutenant.

- *A moins que* – répéta Kasper – *Monsieur Kalibang ne soit creux ou n'ait des pieds de platine.*

- *Quoi ?*

- *A mon avis, le platine ayant un poids spécifique de 21, il peut servir de résistance à la gravité du corps, selon un angle d'inclinaison de ce degré, si l'on a dans les jambes assez d'énergie pour ne pas céder.*

- *Ne dis pas une chose pareille, Kasper ... Monsieur Kalibang, quand on lui a proposé de s'asseoir, nous a déclaré que, le poids lui faisant défaut, n'importe quelle position lui est égale.*

- *Mesdames et Messieurs, très bonne soirée ; vous voyez bien que je ne suis pas un mythe.*

Et, pivotant sur un de ses talons, Monsieur Kalibang se retira, penché de la même, impossible, manière.

Le maréchal avait perdu son appétit, touchant toutefois aux desserts, et les autres commensaux, Hermann et moi exceptés, gardaient le plus étrange silence, ce qui révélait le plus stupide effroi.

- *Sais-tu ce que cela signifie, Hermann ?* – demanda-t-il au lieutenant.

- *Si je le sais ? Bien sûr que je le sais ! C'est le plus formidable spectacle que l'on puisse voir, la plus grande merveille entre tous les phénomènes : la perte de la gravité !*

J'ai souri.

- *Et quelle indifférence à toutes les opinions* – maugréa le maire.

- *Et quel regard ... !* – ajouta Louise.

- *Il ressemble à un hibou !* – dit l'un.

- *A deux hiboux !* – insinua un autre.

Ce prélude ne me déplaisait pas ; parce que, pareils aux petits oiseaux qui se réveillent les uns les autres en pépiant, cachés par les feuilles à la pointe de l'aube, les maîtres de maison et leurs invités semblaient s'encourager mutuellement, après un instant de terreur, qui avait duré un minute aussi longue qu'un siècle.

- *Je saurai qui est Horacio Kalibang. En attendant, maréchal, achevons ce qui est presque achevé. Du vin ! Du vin ! Du café ! ... Hé, les gars, ne vous endormez pas !*

*Dans la coupe étincèle le vin clair
Et répand la joie à profusion dans l'air ...*

- *Voyez-vous, parent, qu'il n'y a pas de satisfaction possible sans musique ? Vous nous en donnez vous-même un exemple.*

- *Ce sont des émotions, Fritz, des émotions d'un autre genre, qui se traduisent par des notes qui manquent de mesure. Je ne sais pas si tu me comprends bien mais tu sais bien que l'excès d'impression excédentaire doit être transformé d'une façon ou d'une autre. Je chante, celui-là rit, un autre pleure ...*

- *Je frémis ...*

- *Je mange ...*

- *Et je bois du vin du Rhin, et j'aime la musique, en soi ... le bien par le bien ... la musique en elle-même ... Que signifie la musique ? Je ne sais pas, et peu m'importe de le savoir ... Elle est venue ici ! ... On chante et on jouit ...*

- *Je regarde Luisa ...*

- *Mais le lieutenant n'échappe pas à mon regard* – ajouta le maréchal, clignant des yeux sur un coucher de soleil rougeoyant.

*Les peines les plus grandes,
les gémissements les plus profonds,
les poitrines les plus douloureuses,
sont guéries, réduites au silence, noyées dans le vin.*

- Bravo!

- Encore une strophe !

- Bis !

- Horacio Kalibang ! Une autre ! Bis ! L'homme qui a perdu sa gravité ... Hé !
vous êtes tous des insensés.

Et, prenant son chapeau et sa canne, le maire sortit précipitamment de la salle-à-manger.

Un instant plus tard, je me suis également retiré, pensant qu'il n'est pas nécessaire de s'appeler Horacio Kalibang pour perdre sa gravité ...



Afin que le lecteur puisse apprécier la conduite de mon cousin, le maire Hipknock, il est nécessaire qu'il me permette de broser son portrait moral en deux coups de pinceaux.

Le maire est un de ces hommes qui suivent avec tout leur cœur les progrès du matérialisme en Allemagne. Il ne croit pas en Dieu, ni au diable ; il est excommunié jusqu'à la cinquième génération mais assure que sa race ne perd, ni ne gagne rien avec un tel cadeau. Il est un hérétique, un condamné, un misérable, un scélérat, un idiot, un ignorant et tout ce que la colère irrationnelle peut suggérer à ses ennemis, que de tels blasphèmes lui envoient depuis les ténèbres de l'inconnu.

Mais nous tous qui avons fréquenté le maire, nous savons qu'il a un caractère incomparable ... J'insiste, il a du caractère : il est le même en présence de l'Empereur et en présence de ses amis.

Incapable de la moindre indignité, il pratique le bien sous toutes ses formes et assure, je ne sais pour quelle raison, que sa plus grande gloire est d'avoir autant d'ennemis qu'il ne connaît, très certainement, même pas de vue. Mais, en revanche, ses amis sont nombreux, et d'autant plus sincères qu'ils n'ont pas besoin de lui, ni lui d'eux. S'il attaque, il le fait à visage découvert, car il n'est pas un lâche ; et s'il flatte, ce n'est jamais dans l'intention d'en retirer du profit. Ce qu'il a dit une fois, il l'a dit parce que c'était son opinion, et si elle change, c'est en raison de circonstances, jamais par caprice.

Il n'aspire pas aux hautes fonctions, parce qu'il ne sait pas ce qu'il y ferait ; il comprend que, dans le cadre de la lutte pour la vie, tout sacrifice volontaire réclame une double récompense et, dans la mesure où il est content de la vie qu'il mène et heureux de ce qu'il possède, il n'éprouve pas le besoin de franchir cette limite. Il ne dirait jamais au peuple rassemblé ce qui ne serait pas son avis à lui, et il serait vraiment dégoûté d'avoir à dire au peuple ce qu'il n'avait pas dit au peuple. Dans aucune des cérémonies où il a pris la parole, il ne s'est jamais écarté de son principe sur lequel il base toute sa bienveillance envers l'humanité. Le travail sans repos, dit-il, est le fouet des tyrans. Par conséquent, travaillez et vous serez libres et heureux. Et

quand l'un ou l'autre ami lui a demandé son avis concernant le gouvernement, il n'a pas hésité à répondre : « *Les peuples forgent leur gouvernement. Il n'y a pas plus de droit divin que celui du peuple ; les peuples ont donc le gouvernement qu'ils veulent ou qu'ils méritent. Comme la Providence est un mythe, elle ne se préoccupe d'aucun peuple. Toutes les formes de gouvernement sont bonnes, lorsque les dirigeants ne sont pas des sots, mais il y a des congrégations qui préfèrent tels gouvernants, meilleurs écrans de leurs machinations.* »

Il n'aime pas la destruction quand il ne sait pas quoi construire en lieu et place sur les ruines ni quand cela ne va pas améliorer une situation.

C'est pourquoi il n'a jamais voulu prendre part, à la moindre propagande pour une question religieuse. Il est matérialiste par la fatalité des raisons, mais il ne croit pas qu'il existe le moindre peuple athée, ni qu'il doive ou puisse en exister un. "*Les sociétés scientifiques – dit-il – ont le droit d'être la raison ; le peuple n'a plus le droit d'être que le sentiment ; pour le sentiment, il y a Dieu ; pour le sentiment, il y a une âme immortelle.*"

Hipknock figure dans les listes de membres de nombreuses corporations illustres en Europe et en Amérique, ce qui prouve que ses ennemis ont tort. Les savants qui, de temps en temps, passent par le village, lui rendent volontiers visite, parce qu'il est illustre et, bien plus, infatigable pour résoudre un doute. Il l'attaque de mille manières, le comprime, l'étudie, le presse, et dans ce combat, qu'il a souvent livré à d'autres (avec, pour résultat, une triste perte de temps), le maire est toujours sorti victorieux. Il ne réajustera jamais le cercle, non parce qu'il est recadrable ou pas, mais bien parce qu'il est persuadé qu'il perdra son temps, qu'il peut consacrer à ses obligations officielles, à sa famille qu'il aime, ou à ses travaux scientifiques.

Par ses paroles, dans l'intimité, il a l'habitude d'être mordant, mais jamais blessant, parce qu'il estime et que, lorsqu'il estime, il est franc. « *La franchise* » – a-t-il déclaré un jour à son vieil ami, le vieux maréchal – « *est le canon de l'âme. On peut être impertinent sans être franc, comme on peut être taiseux et indiscret, ou impertinent et discret. Parler beaucoup n'est pas dire quelque chose ; on parle parfois pour ne rien dire.* »

Voilà, en quelques mots, mon cousin le maire. Le lecteur peut suivre, d'une façon logique, tout le développement de ces idées fondamentales, liées intimement pour former son caractère.

A présent il comprendra aussi pourquoi mon cousin a quitté la salle-à-manger si brusquement. Il allait dissiper un doute. Il allait.

IV

La nuit était noire et une bruine extrêmement fine caressait le visage des passants.

Dans la rue X ..., deux individus marchaient en direction de la Place Frédéric le Grand.

Derrière eux et, à une distance suffisante pour ne pas les perdre de vue, un homme d'un certain âge se dirigeait vers la même place. Quiconque, en le voyant, aurait dit que les deux individus qui le précédaient lui étaient indifférents ; mais un physionomiste aurait reconnu sur son visage tous les signes qui révélaient l'observateur

en train d'observer : son regard fixe et ses yeux partiellement cachés par les sourcils ; les lèvres pincées, comme s'il craignait que l'objet de ses recherches pouvait lui échapper sous forme de paroles indiscrètes ; la tête un peu penchée et, parfois, un mouvement convulsif des doigts dans sa barbe, ne pouvait pas exprimer autre chose que ce qu'il y avait en réalité.

Il s'arrêta soudain, s'écartant un peu pour éviter d'être vu, en constatant que ceux qui le précédaient finissaient par s'arrêter. L'un d'eux retira avec précaution le chapeau de la tête de l'autre, le plaça dans une de ses poches et, portant ses deux mains au visage du second, il parut retirer quelque chose de petit puis, l'examinant avec soin, il s'exclama de façon tellement formidable, qu'il en fit trembler l'observateur.

- *Donnerwetter ! Ich habe ihn jetzt gefunden ! ... (Tonnerre, je l'ai maintenant trouvée !)*

Il sortit alors de sa poche un autre petit objet et, le plaçant au cou de son docile compagnon, il fit les mouvements habituels quand on remonte une horloge. L'opération terminée, il rangea la clé présumée.

Appelons Oscar Baum celui qui avait poussé l'exclamation et passons sous silence, pour le moment, le nom de l'autre.

A bout de quelques pas, ils s'arrêtèrent à nouveau.

Oscar Baum chuchota quelque chose à l'oreille de son compagnon et ce dernier rétorqua :

- *Bonsoir, mesdames et messieurs.*

L'observateur caché fit un bond dans l'obscurité.

Mais ce qu'il n'avait pas vu c'était que celui qui venait de parler, avait le corps penché vers l'avant de telle sorte que toute personne passant à côté de lui, aurait avancé la main ou le bras afin qu'il ne tombe pas, si elle n'avait su de qui il s'agissait.

Un nouveau mouvement de Baum arracha à l'autre ces paroles :

- *Je vous remercie. Comme le poids me fait défaut, n'importe quelle position m'est égale.*

- *Horacio Kalibang ! – murmura l'observateur –. Horacio Kalibang, je sais que tu n'es qu'un automate ! ...*

Et, satisfait de cette remarque, il changea de direction et reprit le chemin de la maison.

Le maire Hipknock revenait vainqueur.

Il savait désormais qui était Horacio Kalibang.

V

Le maire venait de se lever.

Le voile de l'incertitude avait disparu de son visage, à nouveau souriant.

- *Hum ! L'artiste est habile. Voyons maintenant quelles sont ses intentions.*

Et, à ce moment, comme si les conditions se réunissaient pour satisfaire sa curiosité, un domestique entra dans la pièce, porteur d'une lettre.

Hipknock ouvrit l'enveloppe et lut :

" *Monsieur le Maire Hipknock :*

Établi dans ce village depuis deux jours, afin de travailler plus sereinement qu'à Berlin, je prends la liberté de vous inviter à deux heures de l'après-midi dans cette maison de la rue X ..., où j'aurai l'honneur de vous faire découvrir mes oeuvres.

Fabriquant d'automates depuis quelques années, les récentes découvertes d'Edison ont blessé mon amour-propre national, me stimulant à orienter mes recherches dans une direction définitive : je suis sur le point de créer un cerveau doté de fonctions propres.

Connaissant, comme je connais, les idées philosophiques et l'érudition de monsieur le maire, j'ai cru que personne mieux que lui ne pourrait émettre un jugement sur quelques-uns de mes travaux.

Je vous salue, Monsieur le Maire, en vous priant d'agréer ma plus haute considération ,

*Oscar Baum
Fabricant d'automates "*

- Bonjour, Monsieur Baum ! C'est vous qui étiez l'inconnu de la nuit dernière, hein ? Très bien, nous passerons en revue vos automates. Et Kasper sera sorti avec le sien ? Et que dira mon neveu, le lieutenant, quand il l'apprendra ? – s'adressant alors au domestique, il lui dit :

- Courez jusque chez Fritz et dites-lui que je l'attends pour déjeuner ; ajoutez que c'est nécessaire qu'il vienne, même s'il est à l'article de la mort.

Le domestique partit et le maire resta seul, livré à ses réflexions, sûrement celles qui n'étaient pas très favorables ni aux spiritualistes ni au clergé.

*- Donnerwetter ! – dit-il, en répétant les mots qu'il avait entendu prononcer par Baum la nuit précédente –. **Ich habe ihn jetzt gefunden.** Voilà ce que nous allons faire graver sur une plaque commémorative, si le fabricant d'automates dit la vérité.*

VI

- Très bonne journée, parent – ai-je dit en voyant Hipknock dans la salle-à-manger de sa maison, quelques instants plus tard –. Quel événement motive cet appel ?

- Quel événement ? Lisez cette lettre.

Et il me remit celle de Baum. Je l'ai lue, agréablement surpris, d'après ce que m'a dit mon parent : d'abord, parce qu'elle annonçait une œuvre aussi importante que la conception d'un cerveau et, deuxièmement, parce que je savais bien que Horacio Kalibang n'était qu'un automate ; je ne pouvais m'expliquer, bien sûr, comment cela avait échappé à mon cousin.

Après le déjeuner, nous avons longuement discuté des dernières découvertes des physiologistes et sommes arrivés à la conclusion suivante : si Oscar Baum, pour beaucoup, avait entrepris une folie, pour une poignée de gens, on ne pouvait nier que les chances de succès fussent en sa faveur.

A deux heures de l'après-midi, le maire, que j'accompagnais, entra dans la maison d'Oscar Baum .

- Monsieur Baum est-il là ? – demanda-t-il à un individu de haute taille, qui était sorti pour nous recevoir.

- *Entrez, monsieur le maire.*

- *Ce ne devrait pas être la réponse – dit Hipknock –, nous sommes deux.*

- *Parent, ne voyez-vous pas que c'est un automate ? Cette réponse prouve, pour le moins, que vous étiez attendu seul.*

- *Alors je suis aveugle, parce que je n'ai pas pu le reconnaître.*

Quand nous entrâmes dans le salon, un homme blond à lunettes bleues se leva du fauteuil où il était assis et, se dirigeant vers le maire, lui tendit la main.

- *Monsieur le Maire Hipknock ? – demanda-t-il.*

- *Pour vous servir. C'est à Monsieur Baum que j'ai l'honneur de parler ?*

- *L'honneur est pour moi, monsieur. J'ai pris la liberté de vous inviter car, avant de lancer mes œuvres dans le monde, je désire connaître l'impression qu'elles provoquent.*

- *Terrible, Monsieur Baum, terrible ! Horacio Kalibang m'a donné toute l'illusion d'un homme vivant et, s'il n'y avait eu une circonstance particulière, il garderait encore son mystère.*

- *Horacio Kalibang est le moins parfait de tous mais il attire beaucoup l'attention parce qu'il chemine en-dehors du centre de gravité.*

- *Rien que pour cela ?*

Monsieur Baum garda le silence.

Ses yeux accomplirent une révolution dans leurs orbites, ses lèvres se serrèrent, ses bras retombèrent inertes, tandis qu'une de ses jambes, par je ne sais quel mouvement de ressort, se détacha de son corps et tomba sur le sol.

Le maire fit un bond sur son fauteuil.

De mon côté, je partis dans un éclat de rire. Mon parent ne s'était pas rendu compte qu'il parlait à un automate. Il est vrai qu'il est un peu myope.

- *Donnerwetter ! – dit une voix dans la pièce voisine, comme si la colère lui avait laissé échapper cette expression peu aimable. Une porte s'ouvrant, le maire vit apparaître un autre individu, identique à celui qui venait de se déformer et qui, s'adressant à mon parent, lui dit :*

- *Excusez, monsieur le maire, cette seconde liberté que j'ai prise en me faisant représenter par un automate ; mais je ne doute pas que je le serai parce que l'excellence de l'oeuvre, rapidement construite, est une garantie de mon respect pour vous.*

- *Vous êtes excusé.*

- *La mécanique, monsieur le maire, est une science sans limites, dont les principes peuvent s'appliquer non seulement aux constructions ordinaires et à l'interprétation des cieux, mais également à tous les phénomènes intimes de la matière cérébrale.*

- *C'est mon avis.*

- *Qu'est-ce que le cerveau, sinon une grande machine, dont les ressorts délicats se meuvent sous l'effet d'impulsions mille et mille fois transformées ? Qu'est-ce que l'âme, sinon l'ensemble de ces fonctions mécaniques ? L'action physico-chimique de la stimulation sanguine, la transmission nerveuse, l'idée, dans son caractère impondérable et intangible, ne sont que ces différents états d'une même matière, unique et simple en substance, immortelle et éternellement indifférente, obéissant à la*

fatalité de ses permutations, qui engendrent un infusoire, un champignon, un reptile, un arbre, un homme, une pensée, au stade final.

- Tout cela est très bien, Monsieur Baum, mais je désire voir vos automates, parce qu'il se fait tard. Je suis matérialiste, et vos paroles n'éveillent en moi aucune crainte et n'apportent rien de neuf.

Monsieur Baum se leva et, se dirigeant vers la porte, appela un domestique.

- Dites aux machinistes que monsieur le maire souhaite que le spectacle commence.

L'un des murs de la pièce se leva aussitôt comme un rideau et nous avons vu, en face de nous, une grande salle, où rien ne manquait : lutrins, pianos, flûtes, fusils, épées, livres, etc.

Monsieur Baum se rassit.

- Musique ! ... Danse!

- Fritz ! Tu vas quitter ta position d'automate – me dit le maire.

Je souris, parce que même s'il était sûr de lui, mon parent ne savait pas ce qui se passait.

Et il en fut ainsi. L'un des automates, un violoncelle dans la main gauche et une chaise dans la droite, s'assit au milieu du salon ; mais ce qui amusa le plus mon cousin, c'était que son visage et son corps étaient mon portrait tout craché.

Le musicien exécuta magistralement une ravissante introduction, après laquelle un pianiste l'accompagna de telle sorte que nous ne pûmes qu'applaudir.

Un troisième automate s'approcha du piano et, tournant une des feuilles de la partition, poursuivit la musique, y ajoutant le chant, et le morceau qu'ils exécutèrent fut si beau que mon oncle ne savait pas comment exprimer son admiration à monsieur Baum, à tel point qu'il en restait silencieux.

Les musiciens se retirèrent.

En leur place apparurent deux belles filles qui, vêtues d'un costume de rêve et de guirlandes de fleurs, dansèrent l'*Eveil des fées*, que des musiciens invisibles jouaient, avec une grâce et un détachement tels que, moi aussi, je fus tenté de me précipiter au milieu d'elles pour les accompagner. Elles se retirèrent.

- Duel ! – dit monsieur Baum.

Deux jeunes gaillards pénétrèrent dans le salon, par des portes opposées ; après s'être salués, ils croisèrent leurs épées et puis marquèrent un temps d'arrêt.

- C'était ton destin de mourir de ma main.

- Il n'est pas tel car il n'est pas certain que ton épée occasionne une blessure.

- Tu m'as traité de lâche ?

- Lâche ? Tu ne dois pas changer mes paroles.

- Je l'ai dit et je le répète : la colère t'étouffe, la rage t'aveugle.

- Défends ta poitrine.

- Taïaut ! Taïaut ! Que mon épée s'enfonce dans la tienne.

Et, en disant ces mots, il désarma son adversaire, prit l'arme qui venait de tomber et lui coupa une oreille.

- Cela suffit ! Cela suffit ! – s'exclama le maire –. Je ne peux pas permettre que cela continue : un premier sang !

- Peinture ! – dit monsieur Baum.

Deux mannequins nus pénétrèrent dans l'atelier.

L'un d'eux portait une palette de couleurs, des pinceaux et de la peinture, et s'asseyant devant le chevalet, il entreprit de peindre son compagnon, avec toute la précision d'un artiste consommé. Le portrait terminé, ils quittèrent l'atelier.

- *Si ce sont des automates, il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas beaucoup de nous* – dit Hipknock.

- *Si monsieur le maire me permet* – fit remarquer Baum –, *je dirais le contraire.*

Je ne laisserai pas mes lecteurs en énumérant les différentes scènes auxquelles nous avons assisté là : des batailles, au parlement, dans des académies, lors de promenades, des danses, des scènes d'amour, des peintures mystiques, etc., etc. Tout cela fut présenté à notre admiration, avec cette couleur très spéciale de vérité, que seules revêtent les grandes œuvres des grands maîtres.

Presque au moment de nous retirer, le maire, souriant de plaisir pour ce dont il avait été témoin – mais pour trouver une sorte de confirmation à la théorie de l'inconscient de son ami Hartmann –, dit à Baum :

- *Mais je constate qu'il manquait un portrait de famille.*

- *Si monsieur le maire le permettait, sa propre mise en scène serait la plus adéquate.*

- *Comme il vous plaira.*

Et, comme il faisait un signe, le salon commença à se remplir d'automates qui, ayant ensuite pris place autour d'une table, jouèrent, sous les yeux du maire en extase, la même scène que la veille au soir, avec les mêmes mouvements et les mêmes paroles que lors de la discussion concernant Horacio Kalibang, qui entra plus tard, et prononça les mots que tous avaient entendus.

Mon parent ne put s'empêcher d'éclater de rire quand il vit son propre automate faire un geste épouvanté, quand Kalibang entra, et tournant son regard vers l'automate de Luisa, il déclara :

- *Mais je constate, Monsieur Baum, que ma fille regarde trop le lieutenant Blagerdorff, mon neveu.*

- *Monsieur le maire remarquera également que son neveu lui rend la monnaie de sa pièce.*

- *Mais cela ...*

- *Ils cesseraient d'être des automates, monsieur le maire, s'ils altéraient un seul passage.*

Le maire se leva, peut-être pour exprimer d'une manière positive son indignation à monsieur Baum, quand ce dernier se mit à courir vers la table et, trébuchant sur elle, cela lui désarticula un bras et il le jeta à la tête du maire automate qui, irrité de tant d'audace, prononça ces paroles :

- *Donnerwetter ! Ich habe ihn jetzt gefunden. Voilà ce que nous allons faire graver sur une plaque commémorative, si le fabricant d'automates dit la vérité* - les mêmes qu'il avait dites, le matin-même, quand il avait reçu la lettre d'Oscar Baum.

Une scène terrible eut alors lieu et, mon parent comprenant qu'il était inutile de lutter contre des pantins féroces, me dit :

- *Fritz, il faut nous retirer, car nous ne savons pas jusqu'où peut aller l'habileté de ces énergumènes. Nous voilà confrontés à une bataille phénoménale. Je ne sais pas si ce sont eux les automates ou si nous le sommes ; mais je t'assure qu'ils chantent,*

dansent, crient, ont des connaissances et se battent avec une habileté telles, que tout cela me semble plus naturel que des ressorts.

Et alors que nous nous retirions, un automate, plus grand et plus costaud que les autres, s'approcha de la table et s'écria :

- Cela suffit, messieurs ! Je suis le plus fort et c'est moi qui ai raison ! Si l'un de vous le conteste, je lui fendrai le crâne ! Je ne suis pas seulement le plus automate, je suis l'humanité tout entière, et quand l'humanité parle avec la force, la raison est le plus méprisable des jouets pour enfants.

Cet automate était une bête ! ... Mais c'était bien un automate !

Le calme retomba dans le salon.

- A présent, monsieur le maire Hipknock, avez-vous le moindre doute concernant l'habileté de notre constructeur ? – demanda-t-il.

- Non, monsieur, aucun.

- Avez-vous l'une ou l'autre question ?

- Oh, oui ! ... Y a-t-il longtemps que ces automates ont été fabriqués ?

- Très longtemps !

- Et ils sont tous ici ?

- Non, plusieurs milliers d'entre eux sillonnent le monde. Quand ils seront au bout de ce que vous appelez « le rouleau », et que notre concepteur appelle l'habileté, ils recevront une nouvelle force et alors, monsieur le maire, alors ... Bonsoir.

Mon oncle et moi nous sommes regardés. C'était logique.

Alors ... alors ... nous nous retirâmes, séduits par les merveilles dont nous avions été témoins et terriblement préoccupés par les pensées suivantes :

- Fritz serait-il un automate ? – se demandait le maire.

- Le maire serait-il un automate ? – me demandais-je.

Arrivés à hauteur de son domicile, je pris congé de lui.

- Tu ne nous tiens pas compagnie pour le dîner, Fritz ?

Mais j'étais déjà loin.

VII

Peu de temps après, la maison du maire Hipknock se remplissait de gens, pour célébrer un grand jour dans la vie d'une famille.

Le désormais capitaine Herman Blagerdorff unissait son destin à celui de mademoiselle Louise Hipknock.

C'était très naturel.

Ils avaient lu *Werther* et ils s'aimaient.

Quand deux jeunes gens, de nationalité allemande ou de n'importe quelle autre nationalité, s'aiment, qu'ils aient lu *Werther* ou non, ils se marient ou pas ; il faut cependant souligner ce qui suit : quand ils sont sur le point de se marier, ils ne se demandent jamais s'ils sont des automates ou pas.

- Tout le monde est venu, à part Fritz. Où peut bien être Fritz ? – se demandait le maire, en faisant un geste de déception.

Lorsque l'on prit place à table, Hipknock, encore debout, déclara d'un ton solennel :

- Mes amis ! Permettez-moi une question : y a-t-il parmi vous un automate ? Dites-le-moi, s'il vous plaît.

Tous s'entreregardèrent : les uns parce qu'ils ne savaient pas ce qu'était un automate ; les autres parce qu'il ne le savait que trop.

- *Et Fritz ? Pourquoi Fritz n'est-il pas venu ?*

Personne ne savait.

Horacio Kalibang entra au dessert et remit au maire une lettre de Fritz.

On pouvait y lire :

« Mon cher cousin, le maire Hipknoch.

Hermann m'a précédé dans le cœur de Luisa, peu importe ; je possède l'automate à son image, qui m'aimera éternellement, de façon inaltérable, parce que mon amour sera gravé de façon indélébile dans ses rouages. Qu'ils soient heureux, voilà mes vœux. Je t'ai accompagné comme un automate durant la soirée où, réunis chez toi, nous célébrions l'anniversaire de Luisa ; comme un automate, je me suis rendu avec toi, le lendemain, à la fête d'Oscar Baum. Oscar Baum, c'est moi : ne t'effraie pas, cousin. Tu sais déjà que Horacio Kalibang est un automate, lui aussi. Lorsque Luisa aura des enfants, cette machine humaine leur apprendra, avec des méthodes spéciales, tout ce qu'ils devront apprendre. C'est pour elle que je l'ai envoyé, il est mon cadeau de mariage. Bien qu'il ait revêtu l'apparence de l'homme, il est un livre. Il est le seul être à qui vous devez faire confiance. Je suis assez grand, noble et riche pour que tu me croies puissant. Tu en as été témoin. Je tiens le monde entre mes mains, parce que je le manipule grâce à mes automates.

Quand, plongé dans le tourbillon de la politique, tu rencontreras un personnage qui s'écartera de ce que la raison et la conscience dictent à tout honnête homme ... tu pourras t'exclamer : c'est un automate !

Quand, plongé dans les grandes batailles de la pensée, ton adversaire scientifique appellera à sa rescousse les mystères de la foi, tu pourras t'exclamer : c'est un automate !

Quand tu verras un poète qui dépeint ce qu'il ne ressent pas, un orateur qui adule le peuple, un médecin qui tue, un avocat qui ment, un guerrier qui fuit, un patriote qui trahit, un intellectuel fanatique et un savant qui braie ... tu pourras dire de chacun d'eux : « C'est un automate ! » Oui, Hipknoch, oui. J'ai déversé sur le monde les produits de mon usine

Souviens-toi régulièrement d'Oscar Baum ou, si tu préfères, de ton cousin Fritz. Persiste dans tes idées : elles sont la lumière de l'avenir !

Baisers à tout le monde. "

Pendant qu'il lisait cette lettre, les larmes coulaient sur les joues du maire.

Quand sa fille Luisa, désormais épouse de Blagerdorff, prit congé, il lui dit ces mots à l'oreille :

- *Tu seras heureuse, mon enfant, parce qu'il y a quelque chose de grand et de noble qui veille sur toi. Tu auras des enfants si tu obéis, comme tout le monde, à l'automatisme organique ; je serai le plus heureux des grands-pères car je suis le plus malheureux des cousins. Et quand j'aurai un petit-fils, qui sera ma gloire et mon enchantement, je pourrai lui dire et, si je meurs, tu lui diras : « Mon fils, avant de propager les arômes qui sourdent de ton cœur, examine avec soin si la coupe qui les recueille n'est pas un automate. »*

Le lecteur actionnera les autres ressorts.

Copyright, 2013, pour la traduction française : **Bernard GOORDEN**
& agence littéraire « **Ides...et autres** ».